

L’IA trahit-elle les traducteurs?

EMPLOI On ne cesse d’entendre que l’intelligence artificielle signe la disparition des métiers de la traduction. Mais qu’en est-il vraiment? En Suisse, ces professionnels vivent à ce stade des réalités bien différentes selon leur employeur ou mandataire

JULIE EIGENMANN

«Mais ton métier existe toujours, avec l’intelligence artificielle?» Cette question est désormais la première qu’on leur pose, rapportent nombre de traducteurs et traductrices, non sans agacement. Alors que les théories sur leur «remplacement» se multiplient, qu’en est-il vraiment en Suisse?

Patricia*, traductrice actuellement en recherche d’emploi, raconte une forme d’accélération: «Il y a toujours eu peu d’offres, mais maintenant c’est vraiment très compliqué.» Ayant travaillé des années dans une grande entreprise suisse qui a décidé d’externaliser ses services de traduction, elle préfère rester anonyme. «Un poste de traductrice à 100%, je n’en retrouverai pas. Mais peut-être un job qui combine un peu de traduction et de la communication dans un service marketing multilingue, par exemple. Aujourd’hui, j’ai accepté cette idée.»

C’est que ces dernières années, la vision de cette passionnée de la traduction a changé. «Il me semble que ce n’est pas la bonne stratégie de combattre quelque chose qui est déjà là. Il faut savoir faire avec l’IA, l’utiliser intelligemment, avec notre expertise. Et cela fait bien six ans que l’on fait beaucoup de post-édition, qui consiste à travailler sur ce qui a été pré-traduit par la machine, grâce à la traduction automatique, voire par l’IA.»

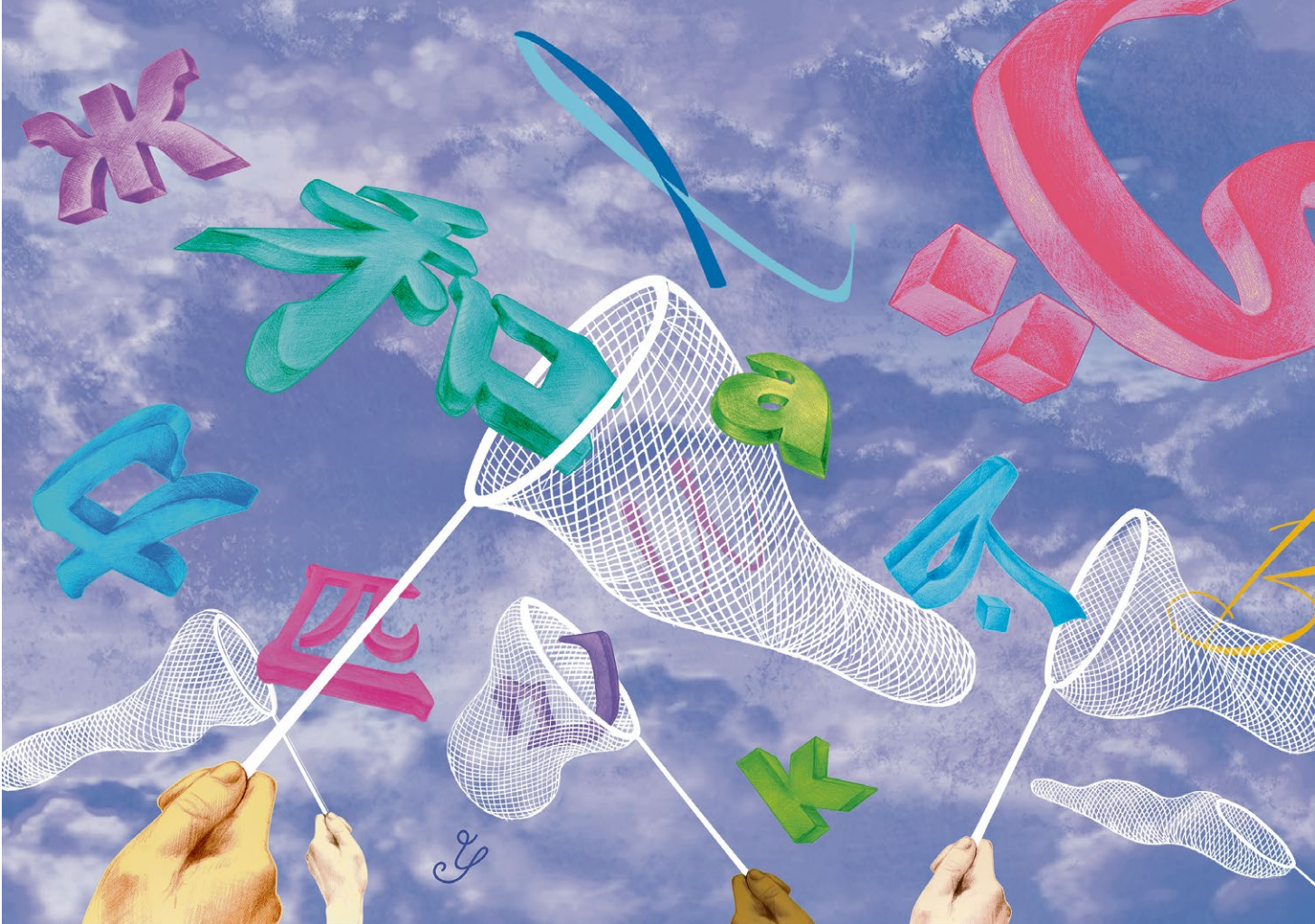
Si le témoignage de Patricia reflète une réalité pour de nombreux salariés de la branche, il est difficile de généraliser. C’est ce qu’observe Antonio Suarez, président de l’Association suisse de traduction, de terminologie et d’interprétation (Astti): «Aucune tendance claire ne se dessine. La demande d’interprètes qualifiés demeure soutenue, notamment pour des langues rares ou extra-européennes. En même temps, il ressort souvent de discussions une tendance baissière du volume des mandats.» Les interprètes faisant l’objet d’une demande encore différente, nous nous focaliserons ici sur les professionnels de la traduction.

Parmi eux, Florence Torre Rubio, traductrice genevoise, indépendante depuis plus de vingt ans. Elle travaille notamment pour de grandes entreprises. Elle est aussi assermentée par la Chancellerie d’Etat du canton de Genève pour réaliser des traductions certifiées conformes, de documents juridiques par exemple. Pour ces mandats qui impliquent de la confidentialité et nécessitent des connaissances en droit suisse, l’IA n’est pas envisageable. De quoi lui assurer encore beaucoup de travail, puisqu’elle doit parfois encore en refuser.

Dans l’administration, la stabilité

«Ici, rien n’a vraiment changé: pour une question de protection des données, même si le texte n’est pas en soi confidentiel, nous ne pouvons pas utiliser l’IA la plupart du temps, atteste aussi Esther*, traductrice pour l’administration d’un canton. Et ce n’est pas le travail qui manque, le volume augmente. On voit aussi une volonté du canton de garder la traduction humaine.»

Dans le public en effet, la question se pose avec certains enjeux propres. Dans l’administration fédérale, qui comptait, fin 2024, 325 équivalents plein-temps répartis entre 459 collaborateurs (traducteurs, juristes-linguistes, spécialistes des technologies linguistiques...), le nombre des traducteurs est resté stable ces deux dernières années. «La traduction automatique



(FLORENCE WOJTYCZKA POUR LE TEMPS)

n’a pour l’instant pas eu d’impact pour deux raisons, indique la Chancellerie fédérale. D’abord, elle figure depuis 2019 parmi les outils que nos traducteurs utilisent pour faire face à des ressources limitées, à un volume grandissant et des délais toujours plus serrés. Ensuite, la traduction automatique sans révision reste exclue de toute communication officielle.»

«On identifie souvent d’importantes erreurs et des formulations qui amènent à comprendre l’inverse du sens correct»

FLORENCE TORRE RUBIO, TRADUCTRICE GENEVOISE INDÉPENDANTE

Mais Esther a aussi travaillé dans une agence de traduction, soit dans le privé. Elle se souvient, il y a plusieurs années déjà, de la possibilité pour les clients de choisir entre une traduction «purement humaine» et une «post-éditée»... Moins chère. «Alors que, selon moi, le gain de temps n’est pas flagrant, et encore moins au niveau de la qualité», assure la professionnelle.

C’est aussi le constat que fait Florence Torre Rubio: «On identifie souvent d’importantes erreurs et des formulations qui amènent à comprendre l’inverse du sens correct. La post-édition, de plus en plus la norme, nécessite une grande vigilance, contrairement à ce que beaucoup imaginent.»

Le métier, qui utilise de longue date les technologies, est aujourd’hui encore moins bien compris, déplore Florence Torre Rubio. Et les traductions standardisées des IA ne «parlent» pas aux humains, estime-t-elle, «alors que

les entreprises notamment attachent beaucoup d’importance au storytelling». Elle reçoit pourtant de moins en moins de mandats de traduction et toujours plus de mandats de post-édition. De plus en plus de textes d’entreprises et institutions sont désormais traduits par l’IA. Résultat: les versions dans les deux langues ne correspondent pas toujours.

L’évolution – ou non – des pratiques des entreprises qui emploient ces professionnels apporte aussi un éclairage. Une société comme La Poste compte des experts linguistiques internes et utilise son propre outil de traduction basé sur l’IA. «Aujourd’hui, nos experts linguistiques s’occupent avant tout de l’assurance qualité des textes, précise un porte-parole. D’autres tâches prennent plus de temps: ils entraînent le modèle linguistique d’IA interne, par exemple.»

Les experts linguistiques internes représentent environ 11 postes à plein-temps et La Poste fait ponctuellement appel à des prestataires externes. La baisse du volume de traductions n’a toutefois pas entraîné de suppressions d’emplois au sein du service, assure la société,

qui dit avoir surtout réduit les prestations auprès de partenaires externes. «Cette évolution a été anticipée. C’est pourquoi nous offrons à nos collaborateurs de nombreuses possibilités de se former dans le domaine de l’IA et de se préparer au changement.»

Autre cas, dans le secteur des assurances, la CSS dispose notamment d’un service de traduction interne de neuf personnes. «Pour les soutenir, nous utilisons des outils assistés par IA et notre propre logiciel de traduction. Nous prévoyons un volume de mandats stable cette année, que nous traiterons avec le même nombre de collaborateurs», précise une porte-parole.

La Fédération des coopératives Migros compte pour sa part un service de traduction qui travaille principalement sur des textes destinés à la communication interne et externe. Il est aussi constitué d’une équipe de coordination. «Bien que nous utilisions des outils de traduction automatisée pour assister le processus, tous les textes publiés sont systématiquement revus et validés par des traducteurs et traductrices en chair et en os, indique

un porte-parole. Leur nombre n’a pas diminué ces deux dernières années malgré l’utilisation de l’intelligence artificielle.»

La littérature, entre expérimentation et résistance

Les traducteurs officient pour les entreprises, mais aussi pour les maisons d’édition. Les traducteurs littéraires sont-ils touchés de manière similaire? En décembre, une association révélait qu’Harlequin, maison d’édition spécialisée dans les romans d’amour publiés dans de nombreux pays, lâchait ses collaborateurs pour un prestataire utilisant l’intelligence artificielle. Mais tout dépend évidemment des maisons d’édition.

En Suisse, aux Editions Slatkine, l’heure est à l’expérimentation. Les traductions ne sont pas nombreuses et ont toujours été effectuées par des professionnels. Mais un ouvrage va être traduit du français vers l’anglais par un assistant IA, ensuite relu par un humain. «Nous testons cela avec un partenaire en Belgique dans l’idée de pouvoir présenter le livre à des éditeurs et producteurs étrangers, détaille Ivan Slatkine, directeur général. Cela divise le prix de la traduction par dix. Mais il faudra voir si la qualité est au rendez-vous.»

De quoi envisager de confier à l’avenir des ouvrages étrangers à une IA pour publication en français chez Slatkine? «Cet essai pourrait ouvrir de nouvelles perspectives, atteste le directeur. Je pense qu’un traducteur humain aura plus de sensibilité, mais je ne serais pas étonné que d’ici quelques années une traduction automatique avec assistance humaine soit très performante.»

Du côté des Editions d’en bas, soutenues par Pro Helvetia, le discours est tout autre: on ou deux traducteurs travaillent sur chaque ouvrage et une personne procède encore à une relecture. Il n’est en aucun cas prévu que cela change. «Nous souhaitons d’ailleurs souvent que nos traducteurs soient des auteurs à part entière eux-mêmes, souligne Pascal Cottin, éditeur pour les Editions d’en bas. L’IA fait

tout pour lisser, et la littérature ne doit pas être lisse. C’est impossible de travailler sans traducteurs, ou alors on fait n’importe quoi.» Mais si la maison d’édition, qui a pour mantra de donner la parole à celles et ceux que l’on n’entend pas, a un positionnement ferme, Pascal Cottin se dit plus largement préoccupé pour ces professionnels.

D’autant que si une littérature que l’on pourrait qualifier d’«exigeante» est pour l’instant moins menacée, ces traductrices et traducteurs spécialisés sont aussi, même indirectement, touchés. C’est ce que raconte Camille Luscher, traductrice littéraire de l’allemand au français primée pour son travail à plusieurs reprises, également collaboratrice au Centre de traduction littéraire de l’Université de Lausanne. «Beaucoup trouvaient leur équilibre en travaillant en alternance sur des œuvres littéraires difficiles, qui demandent un temps disproportionné par rapport à la rémunération, et des traductions plus rentables, de policiers et de romances, par exemple. Mais cette économie-là n’existe quasiment plus avec l’IA.»

La post-édition, Camille Luscher n’en fait pas et aucun éditeur ne le lui suggère: Il y a une volonté que les œuvres littéraires soient décortiquées par un humain. «Il ne s’agit pas de traduire une langue mais le langage d’un auteur qui crée de nouvelles formes de pensées, alors que l’IA est par essence conservatrice. Mais combien de temps réussira-t-on à convaincre de la valeur de cette différence?» s’inquiète-t-elle.

Le taux de chômage de ces professionnels a évolué ces dernières années de manière parallèle à la tendance générale. Mais la proportion d’indépendants y est supérieure à la moyenne, souligne le Secrétariat d’Etat à l’économie. Les indépendants s’inscrivent en outre moins souvent auprès des offices régionaux de placement: De quoi sous-estimer leur taux de chômage.

«Je ne conseillerais pas à mes enfants de faire ce métier»

Si le présent est inégal et mouvant pour ces professionnels, quid de l’avenir? Le président de l’Astti, Antonio Suarez, ne semble pas inquiet outre mesure: «La Suisse a une longue tradition de traduction. On y enregistre un nombre relativement élevé de textes à traduire ou de missions d’interprétation indispensables.» Il poursuit: «Aucun indice convaincant ne présage la fin imminente de notre métier ancestral. Aucun des logiciels commercialisés aujourd’hui ne peut entièrement remplacer la traductrice ou le traducteur, et encore moins l’interprète. Vu le taux d’erreurs élevé de ces systèmes, ils ne sont pas à la hauteur des attentes, surtout en Suisse.»

Du côté des professionnels, pour Esther, les perspectives ont un peu changé: elle espère surtout garder son poste dans l’administration publique. «Je n’imaginais pas faire toute ma carrière au même endroit, mais aujourd’hui, changer d’emploi, c’est risqué.»

«Je ne conseillerais pas à mes enfants de faire ce métier, même si je l’adore, conclut pour sa part Florence Torre Rubio. Je pense néanmoins qu’une fois qu’on aura vu tous les coûts et bénéfices de l’IA, l’humain reprendra plus de place.» Je ne suis pas sûre que je me lancerais dans ces études si j’avais 19 ans, confie dans la même veine Patricia. «Mais il ne disparaîtra jamais complètement, je pense. Il y aura toujours besoin d’au moins un humain à la fin.» ■

* Prénoms d’emprunt